

Le littéraire et l'historien

Historien tombé par ma faute dans l'agrégation de Lettres et ce qui s'ensuit, je devrais en principe penser qu'il n'est pas de bonne critique littéraire sans secours prioritaire de l'historiographie. Sans même souligner la non-réciprocité de cet axiome, je déclare tout net continuer à ne pas le partager, 60 ans après ma très grande faute – que l'environnement historique, au début des années 60, ne chargeait d'aucune incongruité patente.

Vu le nombre de débouchés universitaires avant 1968, et mon inaptitude à lécher un directeur de thèse dans le sens du poil sur le dos de la main pendant 10 à 15 ans, je me voyais enseigner à vie dans le secondaire. L'agrégation de Lettres me promettait par conséquent plus de loisirs pour la famille, le sport, le militantisme, sans nul sentiment, alors, de dégradation disciplinaire. J'espérais même un lien plus direct entre le document et l'enseignement, conviction qui ne m'a pas quitté malgré la chute de la critique littéraire au sein des sciences humaines. Je ne suis pas en passe de suggérer un beau colloque, seulement un débat sur ce petit tracàs parti sans crier gare sous le tapis. Comment et pourquoi, en effet, notre discipline est-elle, en 50 ans, devenue une branche molle des sciences molles ?

La critique littéraire universitaire, une discipline sans lien familial immédiat avec Clio ? Telle proposition semble relever du paradoxe de salon. Notre plus ancienne revue ne s'intitule-t-elle pas *Revue d'histoire littéraire de la France* ? Les postes universitaires ne se distribuent-ils pas, pour la plupart, en fonction des siècles ou périodes, nullement selon des genres esthétiques ou écoles critiques – avec tout ce que cela implique pour l'enseignement, les concours de recrutement, les thèses, les revues, etc. ?

Il convient donc de s'expliquer sans craindre l'application. Je passe du coup à la numérotation didactique.

* *
*

1/ Laissons de côté la question des textes très anciens ou exotiques. Ils appellent sans doute une contextualisation historique. Mais celle-ci touche-t-elle vraiment à l'essentiel des légendes homériques ou bibliques et autres – leur impact toujours vivant ? C'est à bon droit que Marx soulevait ce point, sans y répondre. Les immenses progrès de l'archéologie risquent de ne pas ouvrir beaucoup mieux la serrure, à moins que je ne m'abuse par ignorance.

2/ Je m'en tiens à une (courte) période de trois siècles (XVII^e-XIX^e), et à sa production majeure, la fiction narrative en prose (française). Comment envisager ses rapports avec la discipline historique ?

3/ La critique littéraire universitaire, sous la férule de Lanson, s'est pensée dans le sillage de l'histoire positiviste et de la philologie allemande. Établissement scrupuleux des textes imprimés ou manuscrits, biographies, réceptions, genèses, sources, influences, explicitations des termes datés et allusions éteintes, etc. Cette tradition perdue dans les éditions critiques ou scolaires, se recueille chez Gallimard, dans l'auguste *Pléiade*. La meilleure solution me paraît cependant, quant à moi, d'alléger au maximum cet encombrant échafaudage dressé devant les textes fictionnels.

4/ En effet, l'érudition est nécessaire sans parvenir à se rendre suffisante, en historiographie et bien moins encore en critique littéraire. Je préfère sans conteste que l'auteur de *La Princesse de Clèves* soit une femme, même à particule, plutôt qu'un secrétaire ; l'auteur du *Misanthrope* un comédien jeté en fosse commune plutôt qu'un ex-avocat académicien anobli ; que *Le Neveu de Rameau* ait été composé sur vingt ans plutôt que deux (1773-1774) – cependant, qu'est-ce que cela changerait sur le fond ? Il en irait

de même si Crébillon avait écrit *Les Égarements du cœur et de l'esprit* (1736-1738) après 1740, Mme de Staël *Corinne ou l'Italie* (1806) en 1810, Laclos ses *Liaisons dangereuses* (1782) sur l'île d'Aix ou dans un logis parisien, avant ou après ses réflexions inachevées sur l'oppression des femmes (1803).

5/ Il n'en va pas tout fait ainsi si l'on change de perspective. Imaginons qu'on se propose d'étudier les romans comme phénomène éditorial, ou de lectorat, ou thématique, de plus ou moins longue durée. Il ne serait alors pas déplacé de faire appel aux statistiques, cet outil importé en historiographie à partir d'autres sciences sociales. À vrai dire, il me semble que de telles approches, à l'instar de l'histoire des idées, ne relèvent pas en propre de la critique littéraire. À preuve les thèses (par ailleurs magistrales) sur l'Idée de Nature, de Bonheur, de Mort, de Vie, d'Énergie, etc., en droit transdisciplinaires, quoique de fait conçues (pour celles citées) par des chercheurs d'origine littéraire en vue de chaires littéraires. Une chose est l'étiquette, autre chose la nature réelle du produit. À preuve encore les recherches en sociologie littéraire impulsées par Pierre Bourdieu¹.

Mieux vaut prévenir tout malentendu. Je ne prétends aucunement interdire ces deux types d'études, ou d'autres du même ordre, aux sections de littérature ! J'avance seulement que l'approche globale et massive d'un genre (LE roman, LE théâtre), encore moins les « Idées de... », ne mobilisent pas l'apport spécifique du littéraire, par rapport à l'historien, au sociologue, qu'on peut supposer a priori aussi bien armés que nous.

6/ Éplucher des actes notariés, des généalogies, des correspondances, des journaux publics ou intimes, des contrats ; décompter des revenus, des listes d'amis, de protecteurs, d'adversaires, des voyages, des mariages, des liaisons, des deuils, des souffrances, des échecs et rebonds, des interventions politiques ou autres ; évoquer des contextes historiques – tout cela ne réclame pas absolument une agrégation de Lettres, même à propos d'un écrivain.

On est donc en droit de prétendre que la majorité des impressionnantes notes d'un volume romanesque de la Pléiade ne fournit pas la preuve indiscutable d'une compétence spécialisée, patiemment préparée, incorporée à force d'exercices et de confrontations. Qu'il se réalise en forme de notes, notices, biographies, ce travail érudit est à la portée d'un journaliste, d'un psychologue, d'un philosophe, d'un archiviste, voire d'un lecteur assez obstiné pour se métamorphoser en rat kafkaïen de bibliothèque.

7/ Le meilleur exemple que j'aie rencontré de cette disjonction très normale (elle tient à la nature des choses) est fourni par les *Œuvres Complètes* de Voltaire en cours d'achèvement à Oxford. Le volume consacré à sa tragédie la plus fameuse, *Zaïre*, fait en effet cohabiter un excellent travail sur les variantes, les sources historiographiques du sujet moyen-oriental et médiéval, etc., avec une interprétation de l'art tragique voltairien réellement indigente, pour ne pas dire scandaleuse. Je ne saurais dire pourquoi le comité de direction a laissé passer la chose : cécité, lassitude, impatience, obligation juridique, flegme, humour ? Peut-être faudrait-il constituer des corps de métier spécialisés. Aux uns la technique éditoriale, aux autres l'appréciation esthétique... On y gagnerait sans doute en vitesse de production, par la bonne vieille division coopérative des tâches.

8/ Le moment semble venu de s'interroger : qu'est-ce qu'une approche *esthétique* de la littérature ? Telle formulation, quoique canonique et ponctuée d'essais célèbres, pose d'emblée problème. Elle souffre en effet de généralité obèse. J'avoue ne pas savoir, quant à moi, ce qu'est LA littérature, et ne pas m'en trop soucier. Ce que chacun rencontre, ce sont des textes. Des textes produits par l'imagination dans des genres anciens ou neufs ou mixtes, en direction d'un public qui écoute ou lit, savoure ou se languit.

9/ J'avance – principe expérimental d'ordre nominaliste – que l'habitus proprement esthétique du critique littéraire s'acquiert et se perfectionne d'abord au

contact de textes singuliers, à condition de s'obliger à les saisir dans ce qui les constitue, leurs opérations spécifiques. J'appelle celles-ci des « opérations de pensée esthétique », mais toute autre appellation m'agrée.

Quand, après quatre années en lycée, je fus appelé en 1967 à devenir le premier agrégé-répétiteur littéraire à l'ENS de Saint-Cloud sous la férule de Pierre Barbéris, c'est-à-dire à préparer surtout au concours de l'agrégation de Lettres, il me fallut faire sur le tas, dans l'urgence, un examen de conscience professionnelle. Devais-je exploiter l'approche socio-historique, comme m'y incitaient mes études antérieures, mes convictions philosophico-politiques, l'exemple entraînant de P. Barbéris, un certain mouvement de l'époque ?

La structure même du programme agrégatif – un texte par siècle, ou plusieurs du même auteur – et la rapidité de sa rotation, contribuèrent, je ne saurais en douter, à freiner mes ardeurs. Rien ne garantit qu'une nomination en Faculté de Lettres m'eût entraîné si vite et si fort dans cette remise en question, au demeurant empirique et utilitaire longtemps avant d'oser se formuler.

Je note cependant une impulsion de sens contraire. Ayant tâté la rédaction historiographique (500 pages sur l'histoire germanique contemporaine et médiévale), les incursions des migrants littéraires en territoire historien ne m'impressionnaient pas trop. Cela me rendait également sensible aux écarts entre les deux disciplines, notamment dans les sphères névralgiques de l'ethos déontologique et du scrupule méthodologique. D'une coupure permanente entre P. Barbéris et moi, jamais élucidée ni même évoquée.

10/ Établir avec précision la nature, le nombre, l'importance, la combinaison, l'inventivité des opérations par lesquelles une fiction narrative ou théâtrale est ce qu'elle est, voilà un programme à la fois clair et adéquat à l'objet visé, propre à générer des débats et travaux collectifs enfin précis, et même expérimentalement exacts.

On ne risque pas de s'égarer en indiquant aussitôt l'opérateur majeur durant au moins trois siècles, et donc prioritaire pour la critique et l'enseignement littéraires : la combinatoire des passions propre à tel ou tel texte fictionnel².

Énoncer ce mot, vénérable à force d'antiquité, fait aussitôt toucher du doigt une différence décisive avec l'historien ou le sociologue, l'ethnologue. Ceux-ci doivent, par diverses procédures, laborieusement reconstituer des passions collectives à partir de multiples documents. Les littéraires n'ont qu'à observer leur travail, imprimé noir sur blanc. Autre césure : le plaisir, l'admiration, l'ennui ou l'aversion, soutiennent fortement l'effort de compréhension esthétique, ce qu'on n'attend guère des autres disciplines, etc.

On dira que les historiens de la philosophie rencontrent eux aussi du papier imprimé. Certes. Mais un traité conceptuel *sur* les passions, aussi fameux soit-il, n'a que peu à voir avec les passions articulées *dans* un roman. Bref, aborder les passions en tant qu'opérateurs esthétiques relève avant tout des littéraires, à condition de s'y préparer.

11/ Il faut bien l'admettre, la méthode socio-historique comme mode d'accès prioritaire aux fictions écrites bute d'emblée sur une difficulté épineuse. Car enfin, d'une époque et d'une société données – de quelque manière, marxiste ou non, qu'on les définisse –, on ne peut tirer en bonne logique que la totalité de ses produits artistiques, novateurs ou traditionnels ! Comment dès lors devenir efficace devant le programme agrégatif quasi semestriel en milieu normalien ? Comment surtout accéder par un vaste tableau historique (mode de production, classes et couches, institutions, mentalités, normes et idéologies, etc.) aux textes singuliers proposés ?

C'est bien pourquoi P. Bourdieu s'est rabattu sur le « champ esthétique » historicisé (*Les Règles de l'art*, 1998), B. Lahire sur la « biographie sociologisée » (*Kafka / Éléments pour une théorie de la création littéraire*, 2010, voir la note 1).

12/ Il n'est pas interdit d'offrir comme apéritifs courtois quelques bribes de ces festins plantureux. Reste un constat implacable. Chacun de ces deux éminents sociologues, attachés l'un et l'autre à fonder enfin une véritable « science de la littérature », s'arrête, après plus de 500 pages, au pied du problème : analyser à leur juste mesure les opérations esthétiques d'un texte esthétique !

13/ Il ne s'agit pas de se gausser pour continuer à tourner dans nos cercles de moins en moins publics (en dehors des biographies). L'intense mérite des deux sociologues est de nous obliger à réfléchir et débattre – si tout se déroulait dans le meilleur des mondes universitaires possibles. Réfléchir sur nos institutions disciplinaires, nos méthodes éclectiques, nos habitus dissimulés, nos objectifs brumeux. Nul doute qu'une réflexion réellement collective, réellement débattue, sur les rapports entre littéraires et historiens, sociologues, philosophes intéressés par cet objet – les fictions solitairement imaginées pour notre plaisir commun –, aiderait à clarifier les démarches obscurément, tenacement enchevêtrées de notre discipline. C'est en tout cas mon intime conviction.

On pourrait commencer par une enquête de terrain peu coûteuse, guère pandémique. Dans combien de lycées et universités – quand, comment, pourquoi – s'est-on décidé à considérer les passions comme un outil, majeur ou accessoire, d'initiation aux études littéraires, durant les vingt dernières années enfin semées de quelques livres sur le sujet ? Bénédicte annexe, on saurait alors si les inspecteurs régionaux et généraux, les enseignants des classes secondaires ou supérieures, les universitaires de tous rangs, les ont médités ou pieusement déposés dans les bibliographies, en effet instituées à cette fin funéraire.

* *
*

Notre discipline, aperçue de haut, aurait en somme traversé trois grandes phases modernes. 1/ La monarchie absolue du genre, à travers les règles poétiques (XVII^e-XVIII^e) ; 2/ la régence limitée de la totalisation socio-historique (Mme de Staël, Marx, Taine, etc., XIX^e-XX^e) ; 3/ Le régime libéral universitaire de l'indécision éclectique (XX^e).

La première plongeait tous les textes non régulés, de plus en plus nombreux et prisés, dans une clandestinité publique. La seconde, malgré son attrait fascinant, paraît avoir globalement échoué. La troisième a fini par amollir dangereusement ce qu'on ne parvient même plus, en fait, à définir : histoire littéraire, critique littéraire, science(s) du texte, etc. ?

Que faire ? Au moins débattre. Car l'enjeu vaut-il une guerre civile ?

Jean Goldzink
ENS Lyon

¹ Voir par exemple Jean Goldzink et Gérard Gengembre, *La Littérature sous l'œil des sciences / Réflexions sur P. Bourdieu, B. Lahire, Mona Ozouf à propos du roman*, postface de Philippe Zard, Presses universitaires de Rennes, 2023.

² Dernier ouvrage en date sur la question : J. Goldzink et F. Chapiro, *Le Sang du récit*, Garnier Classiques, 2020.